

Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 73

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

Les rangs étaient formés, le sergent major Herbin de s'écrier *bravo ! bravo !* Il vient avec son tourne-vis s'assurer, que l'arme était en règle, met genou à terre, tandis que je tenais la carabine tendue ; tout-à-coup, il tombe raide mort, la tête traversée d'une balle. A l'instant même, M. Grivel d'Orgelet sous-lieutenant, l'avant remplacé, est jeté sur le sergent-major, la poitrine enfoncée; ce fut l'affaire de cinq minutes au plus. Je voyais devant moi, et pouvait distinguer à deux cents pas environ de nous, ces bons tireurs ennemis munis de petites fourches fichées devant eux pour ajuster ; aussi tous leurs coups portaient sentence. J'ai su depuis que c'étaient les chasseurs tyroliens.

Je m'étais d'avance préparé par l'oraison mentale et un acte de contrition, à paraître devant le Souverain Maître de tout ce qui est visible et invisible. Le boulet moisonnait des quarts de files entières ; il fallait remplir les vides. Nos coudes se ressentaient d'un mouvement convulsif comme l'électricité. Un de ces projectiles fait tourner la corne du chapeau à claque du colonel, sans que son cheval bronche ni lui ; un sergent à un chevron Girard de Morteau, en serre file, ne cessait de dire : « *Servez vos rangs, le boulet qui doit vous emporter, vous ne le sentirez pas* ». Douce consolation !

A mon tour, me voilà frappé dans le milieu de la main gauche. Je sentis comme un bon

coup de jet de pierre. Mon arme tombe, et moi de dire : « *Je m'en f... c'est la gauche !* » (Ce-ci se comprend) Ce mot à peine prononcé, que me voilà frisé à la tempe du même côté, et renversé privé de sentiment. Au bout de deux heures de rêves, (je me revois dans les champs de Bressaucourt où j'admirais de beaux chênes séculaires) je reprends mes sens... à la fin, sentant mon cœur battre, j'y porte la main. C'est alors que la douleur m'accable, surtout lorsque je cherche à me débarrasser de deux corps morts qui me servaient de couverture. J'ouvre enfin les yeux : la compagnie avait avancé de près d'une demi-lieue ; j'éprouvai alors un violent mal de tête et me pressai de sortir de ce lieu de carnage.

En me retirant, je fus forcé d'arrêter pour laisser passer un bataillon du 6^e qui allait au pas accéléré. Un grenadier eut la jambe enlevée : son suivant n'eut aucun mal, le troisième eut le pied gauche lancé en l'air à environ quinze pieds...

Nous n'étions appuyés que par la grosse cavalerie, sans une seule pièce d'artillerie.

Je rencontrais les musiciens restés dans une clairière, à l'abri du canon qui grondait toujours. Quelques uns me dirent : « *Hein, si tu nous avais écoutés, tu n'aurais pas attrapé cet atout. N'importe cela devait être !* ». Il est vrai qu'une fois, entraîné par la passion de la musique que j'aimais à l'idolâtrie, j'avais prié le colonel de me laisser la faculté de changer d'instrument, (ma clarinette de cinq pieds, contre une autre plus agréable sans contredit). J'avais essayé un refus, par ce motif que je n'étais par destiné à être gagiste, mais bien à parcourir une belle carrière ; que si je voulais persister dans mon dessein, il ne se mêlerait plus de moi. Ce sage raisonnement n'avait pas besoin d'être réfuté. Malgré tout, je n'avais pas de regrets, ayant rempli ma promesse résolument.

rude encore qu'elle ne l'avait annoncé. La bise sifflait, tranchante, âpre, sinistre. Rien ne bruissait d'ailleurs. Tous les êtres vivants, jusqu'à la moindre bestiole, se cachaient, ramassés, blotis. L'homme grelottait. Malgré ses précautions, le froid mordait ses membres et de souffrir achevait de lui enfiéler le cœur. La parole de Madeleine le poursuivait : Nous étions heureux, autrefois — dans cet autrefois tout jeune, tout proche, qui ressemblait presque à une avant-veille. Deux ans, trois ans passés — comme si c'était hier, oui, — Simon traversait le village tête haute, sans y penser, sans se redresser par défi. Il vivait tranquille, il travaillait en chantonnant, il creusait le bois avec confiance, les acheteurs ne s'éloignaient pas un à un en regardant de travers le sabotier et sa transformation. Et il se chauffait en décembre, ou il

Cependant j'étais loin de m'attendre à tout ce qui m'est arrivé, comme je vais le conter avec la franchise de l'homme loyal, incapable de mentir, encore moins d'inspirer d'intérêt autre que de la part des honnêtes gens qui me liront. *Chacun pour soi, Dieu pour tous* est ma devise.

A quelques pas de là, la femme Roger vivandière vint au devant de moi, tenant un grand verre d'eau mélangée d'alcool que je bus tout d'un trait, ce qui me reconforta et me facilita la recherche de l'ambulance. J'étais rentré au village où dans une grange, se trouvait un capitaine du 56^e blessé au coude, et un caporal à côté de lui, car il souffrait à ne pas avoir un instant de calme. Etant sorti je fis rencontre d'un jeune Esclavon égaré, que je fis prisonnier quoi qu'il eût son mousqueton qu'il céposa. Je lui dis : *Ascht' ein messer ?* (as-tu un couteau ?) *Ja* (oui.) Eh bien ! coupe vite la corde qui retient la marmite » ce qu'il fit, et en faisant rouler ce pot de fer qui me gênait, je dis : « maintenant je vais goûter la soupe à Vienne ».

Hors d'Aspern, j'aperçois sur ma droite les carabins rangés sur une ligne de cent pas de distance l'un de l'autre, et m'adresse à l'un deux vêtu de noir, portant jabot, entouré de membres coupés de même que les cimes de bois devant les maisons. Je lui présente ma main ; après l'avoir examiné et assez tatonné « *la balle est dans le poignet* » dit-il, et s'emparant d'une lancette, il fait une incision assez grande pour introduire une tenaille avec laquelle il arrache la balle, sans que j'aie fait le plus léger mouvement (grâce au verre de Schnick) Il dit alors : « *c'est une balle mordue, tu as du courage, laisse-moi opérer l'amputation, c'est l'affaire de quelques secondes, tu auras gagné l'hôtel des Invalides — N'est-ce que cela ? On verra quand il sera temps* ». J'attendais le complément de son travail. « *Je te mettrai bien de la charpie*, reprit-il

dormait au lieu de battre la forêt, la nuit, comme un hibou. Mais, aussi, il n'avait pas encore rencontré ce Parisien cherchant gîte. Frank l'étau-meur, qui préchait dans l'oreille toutes sortes de théories et, volontiers, les appuyait d'exemples et d'entraînements. Ah ! oui, Frank l'étau-meur était un fameux homme qui en savait long, qui voyait loin et qui faisait réfléchir sur bien des choses !

En attendant, là, sur sa pierre il avait froid, Simon. Et pour rentrer mains vides, peut-être. Et puis, le lendemain, avec une belle meute, en plein midi, n'importe qui lancerait le chevreuil. M. le maire, s'il lui plaisait, n'importe qui, pourvu que ce ne fût pas du pauvre monde. Et on n'appelait pas cela mépriser les droits de l'homme ! railler le citoyen !

Comme pour lui répondre moqueusement le

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 3

Par une nuit d'hiver

Puis il traversa la clairière pout aboutir à un four, é dont la vaste masse s'accusait à droite. Il en examina soigneusement les branches et découvrit enfin la passée du chevreuil. Il était bien à son but. Alors, comme il s'était heurté à un quartier de roc qui perçait la terre en deux cépées, il y revint, le retrouva et s'assit dessus, son fusil chargé couché sur ses genoux, ses mains enfoncées en croix dans les manches de sa grosse veste.

Le froid s'accroissait. La nuit devenait plus